

*DU GOUT NATIONAL,
considéré par rapport à la traduction.*

PAR M. BITAUBÉ.

TROISIÈME ET DERNIER MÉMOIRE.

Mon but, dans les Mémoires précédens, a été, en jettant les-yeux sur les mœurs diverses des nations, en remontant à l'origine des langues, & en réfléchissant sur ce qui constitue leur génie, d'apprécier, avec quelque précision, l'art de traduire. Plus j'en ai fait sentir les difficultés, plus il m'est arrivé peut-être de déprimer cet art, mais plus aussi j'ai relevé le talent de ceux qui ont su les vaincre, au moins en partie. Il résulte de toutes mes réflexions qu'il est impossible d'y réussir en traduisant d'une manière littérale : je crois néanmoins avoir été fondé à soutenir que les traductions pourroient être plus fideles qu'elles ne le sont communément.

Il me reste, dans ce Mémoire, à développer encore plusieurs des principes que j'ai discutés, & à en tirer de nouvelles conséquences. Après quelques réflexions préliminaires, nous parlerons des inconvéniens de la traduction, sans perdre de vue l'un de ses avantages, auquel on paroît n'avoir pas donné assez d'attention. Nous essayerons ensuite d'apprécier, s'il est possible, avec plus de précision qu'on ne l'a fait, le talent du traducteur. Enfin l'histoire de la traduction dont nous tracerons l'esquisse, achevera de confirmer plusieurs de nos assertions.

De grands écrivains ont soutenu que les véritables beautés de la Poësie étoient celles qui se conservoient le mieux dans une traduction. Cette assertion, échappée à leur plume, est si fausse que l'on pourroit, en réfléchissant

sur le génie des nations, qui ont chacune quelque chose de propre, établir plutôt l'affertion contraire. Les beautés de détail, souvent particulieres à une langue, sont autant des beautés que celles qui forment le plan & les grandes masses d'un poëme, lesquels ne s'alterent point dans la traduction. Elles semblent même, quelque paradoxe que cela paroisse, mériter plus encore ce titre, vu qu'on pardonnera plutôt un plan défectueux en leur faveur, qu'un bon plan ne fatisfera dans leur absence. Qu'une nation soit vive, ou qu'elle se porte seulement avec une vivacité particuliere vers un objet, elle produira des tours & des métaphores qui, chez une nation plus froide en général, ou par rapport à cet objet, paroîtront gigantesques & même bizarres, parce qu'elle a une autre maniere de voir & de sentir. Aura-t-on quelque fondement d'en conclure, comme l'on a fait, que les beautés nationales ne soient pas de véritables beautés? On sent que cette affertion est trop générale, & qu'il faut y apporter bien des limitations, que nous ne détaillerons point ici, pour ne pas trop nous écarter de notre objet principal.

Si les plus grandes beautés se transmettoient le mieux dans une autre langue, il en résulteroit que les plus excellens poëtes offriroient le moins d'obstacles à la traduction. Or c'est précisément le contraire.

Il y a cependant un cas où cette difficulté ne sauroit former un préjugé favorable à l'auteur original, c'est lorsqu'il est obscur: alors il est non-seulement difficile de le traduire, mais de l'entendre. Le traducteur, pour sortir d'embarras, s'enveloppe souvent avec son auteur dans le même nuage, ce qui est aisé, & il trouve son apologie toute prête dans une fidélité poussée jusqu'au scrupule.

Les meilleurs poëtes ont, en général, exercé un plus grand nombre de traducteurs, dont plusieurs ont cru peut-être qu'à raison de l'excellence de ces auteurs ils réussiroient plus facilement à conserver des traces de leur génie. Mais, à l'étonnement de ceux qui ne connoissent pas les originaux, ils cherchent en vain le poëte distingué dans la plupart de ces especes de ruines, où ils ne s'arrêtent pas longtems, & ils concluent, sans doute avec beaucoup de précipitation, que la pédanterie a érigé des autels à ces auteurs qui leur

semblent si peu divins. C'est précisément à cause de l'excellence de ces poëtes qu'ils charment tant dans leur langue, & risquent le plus d'être défigurés dans les traductions. Nous en avons indiqué les raisons dans nos Mémoires précédens. On voit par cette espece de joute toujours recommencée d'une foule de traducteurs contre les meilleurs modeles, combien cette victoire est difficile à remporter. Il en est à peu près d'un grand poëte que l'on traduit, comme d'un homme d'esprit, obligé de parler une langue qui ne lui est pas familiere; les termes manquent souvent à ses idées; il faut bien des talens au traducteur pour qu'on ne s'apperçoive pas trop que l'auteur ne parle point sa propre langue. J'ai entendu dire plus d'une fois à un Savant (*), plus philosophe que littérateur, qu'il estimoit peu Virgile & Horace, malgré leur haute réputation, parce que leurs beautés étoient inhérentes à leur langue. Ce jugement est même peu philosophique: car que sont les mots sinon les signes de nos idées? En louant les langues anciennes, on loue principalement le génie des peuples & des écrivains qui leur donnerent naissance & les cultiverent.

Les traductions sont-elles utiles? Quoiqu'on ne puisse le nier, elles sont sujettes à plusieurs inconvéniens, qui seront ici l'objet particulier de nos réflexions, sans que nous prétendions décider s'ils l'emportent sur leur utilité.

Quand on songe au grand nombre de langues qu'un homme de Lettres est obligé d'apprendre, s'il veut connoître les écrivains originaux des divers peuples qui se sont distingués dans la Littérature, on craint quelquefois que les moyens, plutôt que de nous conduire à la fin, ne nous en écartent, & que les objets dont on veut s'instruire, ne trouvent la place déjà remplie par les mots. Ne seroit-il donc pas utile que la traduction nous dispensât de ce travail? Quoi de plus avantageux que de connoître les écrivains de toutes les nations, sans voyager, pour ainsi dire, au milieu d'eux, & que ce soit eux, au contraire, qui viennent nous trouver dans nos contrées? Cet avantage est incontestable pour la traduction des livres scientifiques: mais il s'agit ici de celle des poëtes & des ouvrages d'éloquence. Chacun fait qu'à cet égard
les

(*) Mr. de Prémontrai.

Les traductions n'étant pas des copies exactement ressemblantes, ne sauroient prendre la place des originaux; qu'il faudra toujours que les Savans qui voudront bien connoître les auteurs, remontent à la source, & qu'ils seront à peu près dans le cas de ceux qui, pour avoir les tableaux des grands peintres, ne plaignent ni la peine ni la dépense, tandis que les demi-connoisseurs, ou ceux qui cherchent l'épargne, se contentent des copies.

Je ne disconviens pas que des traductions qui sont le fruit de longues études, ne puissent être de quelque utilité, même aux Savans. Mais je ne fais si, à parler en général, elles n'ont pas été nuisibles, & s'il ne faut pas leur attribuer, en partie, la négligence de l'étude des langues anciennes. Avant que ces traductions fussent aussi multipliées, l'on étoit plus forcé de recourir aux sources, de se pénétrer de ces modèles, & chargé de ces riches dépouilles, on les redonnoit à sa patrie sous une forme originale.

Une preuve incontestable de ce que j'avance, est la dispute sur les anciens & les modernes, dont mon sujet m'oblige de dire un mot. Cette dispute fut excitée par des Littérateurs qui n'avoient lu que dans des traductions la plupart des auteurs dont ils faisoient la critique; & la Motte fut assez ingénu que de l'avouer. Leur procédé peut être comparé à celui de ces gens qui, sur des rapports souvent faux ou équivoques, nourrissent une inimitié implacable contre certaines personnes, sans vouloir s'expliquer avec elles. On n'auroit pas dû nommer cette dispute, *guerre sur les anciens*, mais *guerre sur les versions des anciens*. Et encore quelles versions! On s'en rapportoit aux moins poétiques, & même on croyoit devoir consulter les plus littérales, qui ne présentent jamais qu'un hideux squelette.

Il est assez probable que les traductions latines, qui accompagnent ordinairement le texte des auteurs Grecs, nuisent à l'étude de leur langue. On aime à concilier le désir du savoir avec la paresse; ou peut-être qu'en ce cas c'est quelquefois ce désir même qui voudroit abrégier la route, afin d'embrasser un plus grand nombre d'objets. Quoi qu'il en soit, plusieurs se bornent à la lecture de ces versions, & les croient suffisantes pour donner une juste idée d'un auteur, parce qu'elles sont très littérales. Je comparerois vo-

fontiers ces versions à l'effet que produit l'eau sur un bâton qu'on y plonge à demi, & qui, tout droit qu'il est, paroît courbé; il faut que l'œil le redresse: de même un lecteur intelligent pourra bien sentir quelques beautés d'un auteur à travers la tournure forcée d'une traduction littérale; mais combien d'endroits où ce juge éclairé même sera la dupe du phénomène! Que sera-ce s'il est sujet à des préventions? Les beautés les plus sublimes se convertiront à ses yeux en galimatias. Ces beaux Chœurs de l'antiquité, par exemple, où le poëte tragique, après avoir attendri le spectateur, fait l'élever, prend un essor lyrique, sans perdre de vue son sujet principal, maniant tour à tour, pour la délasser, tous les ressorts de l'ame; ces chef-d'œuvres d'éloquence que deviennent-ils sous la lourde paraphrase d'un Commentateur? souvent le délire de l'esprit, heureux si quelquefois ils ne paroissent que des énigmes.

Quant à ceux qui étudient la langue Grecque, on fait que jusqu'à ce qu'ils ayent fait de solides progrès, leur œil se porte fréquemment, & presque à leur insû, sur la version latine, & qu'en s'épargnant de la peine pour le moment, ils ne font que la retarder, & se préparer une plus longue étude. Toutes ces considérations feroient souhaiter qu'on purgeât les auteurs Grecs de leurs versions latines. On ne verroit pas la monstrueuse association de l'élégance & d'un stile barbare; car le but qui les fait produire, exige qu'elles soient littérales. L'acquisition des auteurs Grecs seroit moins dispendieuse, & ils occuperoient moins de place dans les Bibliothèques, & probablement plus dans la tête des Littérateurs. Lorsque les Lettres renâquirent, avant qu'on eût de bons dictionnaires, & de nombreux établissemens pour faciliter l'étude de la langue Grecque, cette langue étoit comme un secret entre peu d'adeptes, & ces versions étoient, par conséquent, plus nécessaires. Rien ne pouvoit alors affoiblir l'ardeur que l'on avoit de parvenir à l'intelligence des originaux: mais aujourd'hui qu'on a tant de secours pour l'étude de cette langue, il paroît que ces versions nuisent à sa culture, & en retardent les progrès.

Si les traductions, quelque excellentes qu'elles soient, ne peuvent nous donner une idée entièrement exacte de leurs modeles, il en résulte qu'il ne

faut point négliger l'étude des langues anciennes, qui sont la clé de l'antiquité, étude que de nos jours plusieurs ont songé à proscrire. Ce n'est pas ici le lieu de traiter ce sujet, & nous ne ferons qu'une réflexion. N'avons-nous pas, dit-on, beaucoup de bons écrivains? Il n'est pas douteux que leurs productions ne nous offrent de grandes beautés; mais ce ne sont pas précisément celles que nous trouvons dans les écrits des anciens. Si donc nous voulons jouir de ces richesses, dont les traductions ne sauroient nous offrir un parfait équivalent, il faut que nous pénétrions nous-mêmes dans ces mines, qui, sous ce point de vue, seront toujours inépuisables.

On a dit qu'il n'y avoit rien de si absurde qui n'eût été soutenu par quelque philosophe: la Littérature n'est point à cet égard en reste avec la Philosophie. L'éditeur (*) d'un grand poëte prétend que la traduction a un avantage, c'est qu'elle nous fait connoître parfaitement un auteur, qu'elle nous le fait voir tout nud. Eh oui, souvent que trop nud. Néanmoins ce sentiment, rare effort de logique, a trouvé l'approbation d'un auteur, qui le cite, & qui, en parlant des poëtes, compte pour rien les graces du stile, disant qu'elles sont séduisantes, & que Lucrece traite de fous ceux qu'elles entraînent. Voilà donc l'utilité des traductions bien constatée; elles nous ramènent à l'essence des choses; & cela sans de grands efforts, puisqu'il ne s'agit que d'élaguer. L'auteur de cette opinion est une espece d'Alchymiste, pour qui la traduction est un alembic nouveau, & qui dissipe des biens réels pour des richesses imaginaires.

Parmi les écueils de la traduction, celui dont nous allons parler n'est pas un des moindres. Ceux qui ne se croient pas assez de talens pour être auteurs, croient souvent pouvoir être au moins traducteurs, jugeant en général, bien qu'à tort, cette entreprise très facile, & c'est ce qui produit en ce genre tant d'ouvrages foibles. On se hazarde à traduire des auteurs qu'on n'est pas digne encore de lire, & l'on présente au public ce qui peut à peine être admis dans les murs d'un collège.

D'un autre côté, l'on pourroit avancer, sans paradoxe, qu'un traducteur distingué auroit pu, avec les mêmes soins, produire quelque ou-

(*) Mr. de Maucroix.

faut point négliger l'étude des langues anciennes, qui sont la clé de l'antiquité, étude que de nos jours plusieurs ont songé à proscrire. Ce n'est pas ici le lieu de traiter ce sujet, & nous ne ferons qu'une réflexion. N'avons-nous pas, dit-on, beaucoup de bons écrivains? Il n'est pas douteux que leurs productions ne nous offrent de grandes beautés; mais ce ne sont pas précisément celles que nous trouvons dans les écrits des anciens. Si donc nous voulons jouir de ces richesses, dont les traductions ne sauroient nous offrir un parfait équivalent, il faut que nous pénétrions nous-mêmes dans ces mines, qui, sous ce point de vue, seront toujours inépuisables.

On a dit qu'il n'y avoit rien de si absurde qui n'eût été soutenu par quelque philosophe: la Littérature n'est point à cet égard en reste avec la Philosophie. L'éditeur (*) d'un grand poëte prétend que la traduction a un avantage, c'est qu'elle nous fait connoître parfaitement un auteur, qu'elle nous le fait voir tout nud. Eh oui, souvent que trop nud. Néanmoins ce sentiment, rare effort de logique, a trouvé l'approbation d'un auteur, qui le cite, & qui, en parlant des poëtes, compte pour rien les graces du stile, disant qu'elles sont séduisantes, & que Lucrece traite de fous ceux qu'elles entraînent. Voilà donc l'utilité des traductions bien constatée; elles nous ramènent à l'essence des choses; & cela sans de grands efforts, puisqu'il ne s'agit que d'élaguer. L'auteur de cette opinion est une espece d'Alchymiste, pour qui la traduction est un alembic nouveau, & qui dissipe des biens réels pour des richesses imaginaires.

Parmi les écueils de la traduction, celui dont nous allons parler n'est pas un des moindres. Ceux qui ne se croient pas assez de talens pour être auteurs, croient souvent pouvoir être au moins traducteurs, jugeant en général, bien qu'à tort, cette entreprise très facile, & c'est ce qui produit en ce genre tant d'ouvrages foibles. On se hazarde à traduire des auteurs qu'on n'est pas digne encore de lire, & l'on présente au public ce qui peut à peine être admis dans les murs d'un collège.

D'un autre côté, l'on pourroit avancer, sans paradoxe, qu'un traducteur distingué auroit pu, avec les mêmes soins, produire quelque ou-

(*) Mr. de Maucroix.

vrage original. A cet égard il semble donc que les meilleures traductions soient comme une perte pour la République des Lettres. Quelque belle que soit la traduction d'Homere par Pope, on peut regretter, & Pope a plus d'une fois regretté lui-même, les ouvrages dont elle a pris la place, & qu'il eût produits avec plus de facilité.

Si l'on répete la maxime que nous avons assez de livres, je demande si les traductions n'en font point; & d'ailleurs, donner trop d'étendue à cette maxime, qu'aujourd'hui, je l'avoue, on ne sauroit guere trouver trop rebattue, seroit tendre à étouffer le talent. La quantité des livres qui paroissent, n'en augmentent pas, autant qu'on le croit, la masse, hors dans ces vastes Bibliothèques où l'on rassemble presque tout ce qui sort de la presse, & qui, bien que rangées avec beaucoup d'ordre, n'en offrent pas moins quelque image du chaos aux yeux de celui qui songe à l'informe amas de tant d'idées contrariantes, renfermées dans cette immensité de volumes. Parmi les livres qui naissent, il en est beaucoup qui ne font qu'en remplacer d'autres, qu'ils effacent, & condamnent à l'oubli. Les traductions, au contraire, semblent, sous ce point de vue, n'être que de fausses richesses: elles multiplient des livres qu'on possédoit, & loin de les améliorer, les présentent sous une moins heureuse forme. Je ne parle point ici des observations qu'un traducteur fait quelquefois pour éclaircir son auteur: elles entrent dans la classe des livres nouveaux.

Les traductions ne seront-elles pas du moins utiles à ceux que d'autres vocations empêchent de lire les originaux, ou qui voulant s'instruire sans peine, n'aspirent point au savoir? Dans l'état actuel de cette partie de la Littérature, où, de l'aveu général, on ne peut compter qu'un petit nombre de traductions en même tems fideles & élégantes, cette utilité est moins considérable qu'on ne l'imagine. J'avertis toujours qu'il ne s'agit ici que d'éloquence & de poésie. Si la tâche de traducteur étoit plus souvent mieux remplie, il n'est pas douteux que l'on n'eût des copies plus ressemblantes; mais cette lice est trop fréquemment abandonnée à des écrivains qui croient n'y pas trouver de grands obstacles, & par-là même, ne font pas les efforts ou n'ont pas les forces nécessaires pour les surmonter. Les meil-

leurs traductions ne sauroient que présenter une image approchante des originaux, qui, à proportion de leur excellence, risquent de perdre le plus dans cette transplantation, surtout s'ils sont anciens, vû la grande différence des mœurs, & du génie des langues. Ceux donc qui ne sauroient remonter aux sources, ne pourront prononcer de jugement bien certain ni sur l'original ni sur la copie, & seront obligés de s'en rapporter aux Savans, qui tantôt ne jettent qu'un coup-d'œil fugitif sur les traductions, tantôt les jugent d'après leurs principes de l'art de traduire, principes sur lesquels ils ne sont pas trop d'accord; tantôt enfin ne sont que des demi-savans, péchent, soit du côté du savoir, soit de celui du goût, juges les plus vétilleux des traducteurs. Cependant les personnes qui ne sauroient ici prononcer par elles-mêmes, porteront des jugemens hazardés, qui les exposeront souvent à la risée des Savans, & quelquefois à leur colere. Les traducteurs sont dans le cas des voyageurs, dont les rapports ne sont pas toujours dignes de foi; il est difficile à un certain ordre de lecteurs, qui n'ont pas visité les contrées étrangères dont on leur parle, d'être instruits de la vérité, & ceux qu'ils consultent sont eux-mêmes des voyageurs.

Il doit arriver (& l'expérience le confirme) que le sort des traductions soit fixé beaucoup plus tard que celui d'autres écrits, parce que d'ordinaire les Savans, leurs véritables juges, s'en occupent peu, ou s'ils se donnent la peine d'en confronter quelques morceaux avec le texte, il n'est pas non plus sans exemple que la beauté de l'original, à laquelle ne sauroit toujours atteindre parfaitement la copie, ne leur fasse prononcer des jugemens trop sévères. Y a-t-il beaucoup de gens qui examinent chaque fois d'une manière bien impartiale si ce défaut de ressemblance doit être imputé à la différence du génie des langues, ou à l'interprète? Tout est favorable à l'original dans cette confrontation, & presque tout est contraire au traducteur. Elle est propre à refroidir celui qui l'entreprend, disposition qui ne nuira point à l'original, dont la réputation est faite. En vain l'interprète auroit-il le droit d'exiger qu'après cet examen fait par périodes & par phrases son juge relût quelques longs morceaux de la traduction pour savoir si l'effet de sa marche générale répond à celui du modele, qu'il ne lui arrive jamais de

difféquer ainsi dans une lecture, le jugement est prononcé, & quelquefois, si on doit l'en croire, c'est sans apel. Quand vous avez lu un poëte, vous l'avez comparé à la nature; & quelques variétés qu'il y ait dans nos sensations & nos sentimens, l'archétype vous a frapés d'une maniere prompte & avec une grande évidence. Dans le parallele que vous faites d'une traduction à ce même original, vous comparez laborieusement des signes à d'autres signes, objets moins palpables, quelquefois indéterminés, & demandant une analyse assez fine pour qu'elle échappe à l'esprit, & que l'attention se relâche. Quelque mérite qu'ait l'original, il peut arriver qu'un Savant soit trop préoccupé en sa faveur & n'y reconnoisse aucuns défauts; si donc il les apperçoit mieux dans la copie, il sera fort disposé à imputer au traducteur ce qu'ils ont de plus choquant. Si d'un autre côté celui-ci a quelquefois eu le bonheur, ce qui certainement n'est pas impossible, de surpasser son modele, il sera fort heureux qu'on lui accorde de l'avoir à peu près égalé. Je ne parlerai pas de ces Savans dont le nombre diminue de jour en jour, qui ne dressent des autels qu'à l'antiquité, & pour qui chaque mot qu'elle a prononcé vaut un oracle. Qui pourroit traduire à leur gré le divin Homere ou le divin Platon? le traducteur peut-il jamais nourrir l'espoir de participer à cette apotheose?

Je crois qu'on pourroit fixer ici cette regle. Si la traduction d'un de ces auteurs dont le tems a fixé la réputation, déplaît à ce public qui n'est pas en état de lire les originaux, on peut conclure qu'elle est mauvaise; car il n'est pas impossible que la traduction approche des beautés qui sont l'objet de son imitation. Mais il s'en faut bien que le succès d'une traduction auprès de cette foule prouve toujours sa bonté; les raisons en sont palpables. On ne peut donc remettre à la plus grande partie du public, par rapport à certaines traductions, qu'une des deux lettres qui étoient entre les mains des juges de Rome pour absoudre ou pour condamner, & l'on voit que c'est la dernière. On ne peut même la lui remettre que sous certaines conditions. S'il s'agit d'un de ces écrivains dont le mérite est reconnu par le suffrage de plusieurs siècles, elle pourra bien décider que sa traduction est mauvaise, mais elle n'est pas compétante à enveloper l'écrivain

même dans cette condamnation. Or il lui arrive ordinairement de passer à cet égard les bornes de ses pouvoirs & de précipiter son jugement, soit parce qu'à l'égard de la réputation de ces écrivains, elle est obligée de se décider sur parole & d'après des raisonnemens assez compliqués, soit que, connoissant peu les principes de la traduction, elle ignore les pertes que risque d'essuyer un auteur soumis au pinceau qui le copie. Il faut avouer que le gros du public est bien longtems dans un état de gêne en lisant les traductions, principalement celles des anciens, & qu'il ne peut se livrer à l'un des plus grands plaisirs de la lecture, qui est d'exercer son jugement en toute liberté: aussi fait-il s'affranchir fréquemment de cette gêne. Si une traduction l'ennuie, il est plus disposé à condamner l'auteur que l'interprète. Seroit-ce pour celui-ci une petite compensation de la sévérité avec laquelle il est quelquefois jugé par le tribunal des Savans? Quoi qu'il en soit, on ne peut disconvenir que ceux qui n'ont lu les anciens que dans des versions, portent sur eux (les exceptions sont rares) bien des jugemens erronés, ce qui n'accréditeroit point l'art qui les a produites, ou prouveroit du moins qu'il n'a pas atteint assez généralement le degré de perfection dont il est susceptible.

Comme je me suis principalement attaché ici à considérer les inconvéniens de la traduction, l'on me fera peut-être mon procès, & l'on me reprochera de n'avoir point agi d'une manière trop conforme à mes principes. Mais la connoissance des difficultés d'un Art n'empêche pas qu'on ne puisse s'effayer à en vaincre quelques-unes. D'ailleurs on peut publier une traduction d'un auteur déjà traduit, dans l'espérance, bien ou mal fondée, de la publier sous une meilleure forme; &, vu le grand nombre des traductions, une de plus n'est qu'un petit mal.

J'ai passé sous silence les avantages de la traduction. Il en est un qu'elle pourroit obtenir un jour, & qui est si considérable, qu'il feroit plus que balancer ses inconvéniens.

Il est apparent, vu l'instabilité des choses humaines, que les langues vivantes deviendront un jour langues mortes; bien des causes différentes peuvent conduire à cette révolution, déjà produite plusieurs fois sur la sce-

ne du monde, & que l'imagination peut multiplier à son gré, sans passer les bornes de la vraisemblance. Les Sciences & les Arts ayant fait des progrès continuels, & l'Histoire conservant le dépôt des événemens les plus mémorables, qui forment une chaîne non-interrompue, il est très-probable qu'on s'attacheroit à la culture des langues qui viendroient de s'éteindre, que les plus anciennes pourroient être une branche particulière de connoissances réservée à un petit nombre de Savans, comme le sont aujourd'hui les langues orientales. Cette hypothèse est au moins la plus naturelle, & se trouve confirmée par l'expérience. Il y a une filiation entre les langues qui contribue à favoriser leur culture, & à la rendre plus ou moins universelle. La langue Grecque, malgré les beautés supérieures de plusieurs de ses écrivains, est beaucoup moins cultivée que la langue latine. Nous supposons que la langue aujourd'hui vivante, qu'on étudieroit comme langue morte, offriroit des chef-d'œuvres dans tous les genres, soit de littérature, soit de Science: cet honneur pourroit bien être surtout réservé à la langue Françoisè, qu'on se plait tant à décrier, quoiqu'on ne se lasse point de lire les bons écrivains de France; il est probable que les Savans admireront un jour sa beauté, autant que plusieurs Savans modernes la dépriment. Car les langues, ainsi que les hommes de génie qui font leur gloire, n'obtiennent quelquefois, qu'après avoir disparu, tout le tribut d'estime qui leur appartient. Par exemple, Quintilien semble n'avoir pas rendu assez de justice à la langue latine, qu'il juge peu propre aux onomatopées; cependant nous trouvons que Virgile & les bons poètes latins en fourmillent.

Dans l'hypothèse que nous avons faite, les traductions seroient d'une grande utilité pour conserver des traces de la marche de l'esprit humain, & l'image des chef-d'œuvres de la Littérature ancienne. Il nous est permis de supposer qu'à force de traduire les anciens, on parviendra toujours mieux à produire des copies plus approchantes de leurs modèles. Au reste, la négligence avec laquelle on cultive, même de nos jours, les langues qui nous mettent en possession des trésors de l'antiquité, ajoute à la probabilité de notre hypothèse.

Ces considérations, il faut l'avouer, rehaussent le prix des traductions. On a trouvé de nos jours l'heureux secret de faire survivre les couleurs d'un tableau à la toile, qui est la proie facile du tems, & de les transporter sur une toile nouvelle: le service que rend la traduction n'est pas aussi grand, mais il peut au moins en approcher. De cette manière, les traductions seroient un jour entre les mains de plus de lecteurs, & obtiendroient d'autant plus d'estime que peu de personnes seroient en état de les comparer aux originaux, dont le tems les auroit en quelque sorte fait prendre la place.

Bien loin qu'on puisse nous accuser ici d'avoir fait pencher la balance en faveur de la traduction, nous croyons avoir plus insisté sur ses inconvéniens que sur ses avantages. Nous nous proposons de garder la même impartialité dans ce que nous avons à dire sur les talens du traducteur, dont il semble qu'on se fasse encore des idées assez vagues. Le gros du public, qui croit qu'il n'y a rien de si facile que de traduire, parce qu'il lui en coûte peu de rendre d'une langue dans une autre beaucoup de termes familiers, cette partie considérable du public jouit le plus des talens du traducteur, & se montre un peu ingrate à son égard. Ceux d'entre les auteurs qui ne connoissent point ses travaux par leur propre expérience, ne lui font pas non plus un accueil bien favorable, à moins qu'il ne soit leur propre traducteur. Mon sujet me conduit naturellement à faire quelques réflexions propres à l'apprécier, & je sens que l'entreprise n'est pas aisée. On ne doit pas oublier ici que tout ce qu'on diroit à l'avantage des traducteurs, ne peut regarder que les bons, titre qui ne peut être départi que par le public, & qui, malgré ce qu'on écriroit pour le rehausser, semble peu sujet à l'envie. J'avertis encore qu'à l'exemple de Cicéron, qui se formoit l'idée de l'orateur parfait, lequel, selon lui, n'existoit nulle part, je me trace ici l'idée de celui qui auroit porté l'art de traduire à sa plus grande perfection, laquelle n'a peut-être point d'existence réelle. Ceux qui connoissent les difficultés de cet art, m'accorderont certainement que, malgré son peu d'éclat, elles permettent une semblable fiction.

On n'a pas de peine à convenir qu'indépendamment du savoir, la traduction demande un goût sûr & exercé, quoiqu'on ne songe peut-être pas

assez à quel point il faut avoir cette qualité pour saisir les beautés les plus délicates d'un auteur, ces nuances fines qui le caractérisent & le distinguent de tous ceux de son genre, pour ne pas les altérer trop dans la traduction, pour enrichir une langue de nouveaux tours, sans la blesser, pour former comme une association heureuse du génie de deux langues. On ne peut y parvenir qu'en saisissant avec précision ce milieu, en deçà & au delà duquel il reste toujours quelque chose à désirer; & l'on peut appliquer ici cette maxime d'Horace sur la vertu: *Virtus est medium utrimque reductum*. Or le goût, dans le degré où nous le supposons ici, est-il une qualité si commune, pour que celui qui s'en est fait une théorie fine, & qui l'exerce, soit relégué dans la classe des manœuvres?

Il est plus difficile d'établir que le génie ait quelque part à ses travaux.

Le poète le moins crédule, lorsque son imagination est exaltée, peut se persuader qu'une Muse l'inspire. Quelque ridicule qu'ait paru à Schafftsbury l'invocation des poètes modernes, il n'est pas impossible qu'au moment de l'enthousiasme, ils ne se figurent quelquefois qu'une Intelligence supérieure leur dicte leurs vers. Qui pourroit assurer que Milton n'ait pas cru, au plus fort de sa verve, qu'il étoit inspiré par la Muse sacrée qu'il invoque si fréquemment & avec tant de complaisance? Cette Muse que, dans ses transports, le poète appelle, n'est autre chose que son génie. Mais le traducteur, au lieu d'une Muse favorable, voit un auteur dont la grandeur l'enflamme & en même tems le désespère; il voit sa chaîne; d'autres l'aperçoivent; tout offre ici l'air du travail & de la contrainte, qui semblent incompatibles avec le génie. Examinons cependant, & n'abandonnons pas encore sa cause.

Quand deux langues ont une grande analogie, le mérite du traducteur est beaucoup moindre, & il semble qu'il lui suffise d'être guidé par le goût: mais cette analogie n'est jamais constante. Que si deux langues diffèrent considérablement, quoiqu'il ait un modèle, il s'en faut bien qu'il puisse le suivre d'une manière servile; il est bien plus souvent imitateur que copiste; il doit trouver des tours qui, bien que différens, soient une heureuse image de ceux qu'il veut rendre.

Dans ce cas, qui est très fréquent, on ne peut refuser au traducteur le mérite de l'invention. Dira-t-on qu'il imite bien plus qu'il n'invente? mais l'imitation est le principe de tous les beaux-arts. Le poëte imite la nature. Son traducteur imite cette imitation: il imite sans doute avec des mots d'autres mots: mais comme il regne une grande hétérogénéité entre la plupart des langues, qu'est-il obligé de faire? il faut qu'en ne perdant pas de vue son modele, il se tourne fréquemment vers la nature, qu'il l'interroge elle-même, qu'il éprouve toute la vivacité de l'impression que le poëte a éprouvée, & qu'inspiré par lui & par la nature, il soit leur image. S'il n'interroge pas la nature, elle sera muette pour lui, & il ne fera que se traîner, avec la foule des traducteurs, languissamment sur les pas de son modele. Il faut qu'il envisage la nature sous deux faces différentes, sous celle dont l'a considérée l'auteur qu'il imite, & sous celle dont il la considère lui-même avec sa propre nation, & qu'il fasse dans son ouvrage un rapprochement de ces divers points de vue, où l'on reconnoisse en même tems les deux archétypes, qui ne different sans doute que par des nuances, mais souvent considérables. Dira-t-on que ce soit-là l'effort seul du travail?

Le traducteur n'a pas à inventer le plan, ni même à rassembler les traits qui forment les détails. Il n'est donc pas un peintre en histoire. On peut le considérer à peu près comme un peintre en portrait, dont l'office est de rendre chacun des traits qui lui sont présentés en groupe par la nature, & de leur donner de la vie; tel est souvent le cas du traducteur par rapport à l'expression des beautés de détail, qui contribuent tant au succès d'un poëme. Cependant ce parallele n'est pas entierement exact, parce que le traducteur doit exprimer certaines beautés dans une langue qui rendroit bien plus aisément d'autres beautés que celles-là. Le peintre en portrait peut mélanger plus facilement ses couleurs pour attraper telle ou telle teinte.

Un de nos bons auteurs modernes a dit que l'on sentoit plus ou moins vivement les beautés d'un écrivain, à proportion de la conformité qu'on avoit avec son esprit. Si cela est, l'on en pourroit tirer une conséquence

avantageuse au traducteur, auquel on ne sauroit contester de sentir parfaitement les beautés de son modele, s'il les rend d'une maniere frapante.

Quand même le principe que nous avons allégué n'auroit pas une entière justesse, il seroit utile au traducteur de lui prescrire cette regle, qui certainement n'est pas toujours observée, c'est de bien examiner l'impression que fait sur lui l'auteur qu'il voudroit rendre dans une autre langue, de voir si cette impression est vive & même passionnée. Le nœud qui associe un traducteur à son modele, a quelque rapport à celui de deux personnes qui se réuniroient pour passer ensemble une partie de leurs jours; cette association, dès qu'elle manque de convenance, ne peut être heureuse & durable. Si donc le traducteur a pour son modele un goût de préférence, c'est-là sa Muse. On sent bien que cet examen doit précéder ses travaux; car, après cela, il est à craindre que l'amour qu'il auroit pour son auteur, (qu'on me passe cette expression) ne fût pas assez pur & désintéressé. Je ne m'en rapporterois pas du moins aux préfaces des traducteurs, & les plus ampoulées me seroient le plus suspectes. Ce qui me fait insister sur cet objet, c'est qu'on diroit que la leçon donnée aux auteurs d'examiner leurs forces, *quid ferre valeant humeri*, ne regarde pas les traducteurs: on en voit qui se proposent, en général, de traduire, & qui, pour cet effet, prennent, comme au hazard, un auteur, sans considérer jusqu'à quel point ils l'aiment, s'il y a quelque analogie dans leur façon de voir & de sentir. On ne m'alléguera pas qu'il y a des ouvrages dogmatiques réfutés par la même plume qui les a traduits: outre qu'il ne s'agit ici que de poésie & d'éloquence, ces ouvrages ont du moins paru dignes au traducteur d'être réfutés. Mais je m'aperçois que je m'ingere à lui donner des leçons, pendant que je ne voulois qu'apprécier ses talens.

On m'accuseroit, avec fondement, de la plus absurde prévention, si l'on croyoit que je prétends égaler, sans aucune restriction, le traducteur à l'écrivain original. Les réflexions que j'ai indiquées, ne tendent qu'à donner quelque développement à ce qui a déjà été dit par beaucoup d'autres, savoir, qu'il y avoit de l'injustice dans l'appréciation que l'on fait communément des talens du traducteur. Il est difficile de graduer avec précision

l'échelle des talens dans la Littérature. On fait bien, par exemple, que le genre de l'histoire est plus aisé que celui de l'épopée; cependant l'estime qu'on accorde à celle-ci ne fait point placer l'autre dans une classe subalterne. Nous ne dirons pas qu'un habile traducteur égale tel ou tel auteur; mais on pourroit, sans paradoxe, soutenir qu'en général il ne faut pas moins de talens pour bien traduire que pour produire un bon ouvrage original.

Cette opinion ne nous est point particulière. Un Critique exercé l'a déjà soutenue par rapport aux traductions en vers. Nous croyons qu'on pourroit la soutenir, avec quelques limitations, même par rapport aux traductions en prose. Si le traducteur en vers est gêné par les règles de la poésie, d'un autre côté il secoue une partie du joug de la traduction, & ne fait souvent qu'imiter; on lui passe bien des retranchemens & on lui permet d'étendre les idées de son auteur, & même d'y associer les siennes: on exige du traducteur en prose beaucoup plus de fidélité; & ceux qui ont véritablement porté cette espèce d'entraves, savent ce qu'elle coûte. Au reste il ne faut pas oublier que nous cherchons à nous former ici l'idée de celui qui auroit porté l'art de traduire à sa plus grande perfection, qui auroit réuni la contrainte d'une fidélité rigoureuse à l'élégance & à la hardiesse du style, qui, en étant copiste, sauroit conserver un air original; on se souviendra qu'on nous a permis d'employer cette fiction, qui est imaginée sans doute utilement par chaque traducteur, & qu'il tend à réaliser selon le degré de ses forces. Nous avons eu soin d'écarter toute autre considération qui pourroit être illusoire; car, nous le répétons, il s'en faut bien que relever un art, soit toujours relever ceux qui le cultivent.

La vérité nous autorisera donc à donner plus d'étendue encore à l'affertion que nous venons de soutenir. Il y a comme une barrière entre les auteurs & les traducteurs, & souvent le moindre de ceux qui croient tenir un rang dans la première classe, dédaigne ceux de la seconde. Cependant il est incontestable qu'il pourroit y avoir des traductions, qui par les difficultés qu'elles présentent, & par les talens nécessaires pour en triompher, devraient mériter plus d'estime à leurs auteurs que tel bon original n'en attire à celui qui l'a produit.

L'air de travail qu'à la traduction, nuit un peu au jugement qu'on en porte. Mais, sans allonger ici une discussion que je me hâte de terminer, on se trompe bien si l'on croit que les productions originales soient toujours nées sans peine. Si quelquefois les plus beaux vers n'ont rien coûté aux poètes, il en est aussi qui, de leur propre aveu, ne doivent leur beauté qu'à de longs efforts. Nous savons que des poètes qui paroissent légers, qui chantent leur paresse, qui souvent affectent même une certaine négligence, ont donné un soin extrême à polir leurs vers. Nous pourrions nommer des écrivains en prose, qui, malgré le feu de leur génie, n'ont pas dédaigné de manier longtems la lime, ce que ne soupçonne guere le commun des lecteurs. Pourquoi Horace fait-il aux poètes une exhortation dont tous les écrivains doivent profiter, c'est de ne pas mettre au jour leurs productions avant le terme de neuf ans ou un tems considérable? Il n'en faut pas tant pour donner le repos nécessaire à l'esprit, & pour laisser refroidir l'amour trop paternel d'un auteur: mais c'est que ce précepte enferme celui de ne pas épargner les soins, afin de porter un ouvrage à sa plus grande perfection. Disons donc, avec le Misantrope de Moliere, qu'en général, par raport aux productions de l'esprit, *le tems ne fait rien à l'affaire.*

Enfin le fait acheve de prouver que pour reproduire le génie d'un auteur dans une traduction, il en faut avoir, sans quoi vous rendez tout hors le génie; ce fait est le petit nombre des bonnes traductions. Il y a, à proportion, plus d'excellens originaux: c'est que la carrière de la traduction demeure ouverte à beaucoup d'écrivains qui pensent que, pour traduire, il ne faut que choisir un auteur & prendre la plume, & dont le peu de succès prouve que ces travaux demandent autant de talens que d'assiduité. Il y a beaucoup d'égouts dans la République des Lettres; mais celui dont nous parlons est un des plus considérables; c'est là que se jettent tous ceux qui croient ne pouvoir contenter autrement la manie d'écrire. Ils ne trouvent point que l'art de la traduction soit difficile: cela n'est pas étonnant; car ils savent traduire sans art. Ne nous en rapportons ici qu'à ceux qui, avec du talent, ont fait & des traductions & des ouvrages originaux. Nous avons consulté plusieurs d'entr'eux sur ce sujet,

& leurs réponses surprendroient ceux qui n'ont pas de justes idées de la traduction.

L'un d'eux nous conta l'anecdote suivante. Il avoit un ami qui manioit habilement la plume, mais qui n'ayant jamais rien traduit, décidoit hardiment que cette entreprise étoit très facile, & il fut engagé par lui à s'y essayer. Dès le lendemain il lui apporta la traduction d'un long morceau de poésie, en lui disant, ne m'exagérez plus à l'avenir les difficultés de ce que vous appelez l'art de traduire. Son ami ayant examiné l'ouvrage, lui dit: Comment vous qui savez écrire, avez-vous pu vous permettre en plusieurs endroits un stile si impropre? vous avez bien affoibli tel endroit; voici même ce qui n'est pas éloigné d'être des contre-sens. Rien de plus aisé, lui répondit-on, que de corriger tout cela, & le lendemain on lui raporta l'ouvrage. Nouvelles critiques. Le traducteur novice, un peu confus, promit de reprendre la lime, & laissant écouler plusieurs jours, il revint & dit: Tenez, critiquez-moi encore, mais vous m'avez converti, & je trouve la traduction si difficile, que désormais j'y renonce. Je commence à croire, lui répartit son ami en souriant, que vous avez mieux réussi; & après un examen attentif: Voilà, dit-il, une copie aussi ressemblante qu'on peut raisonnablement l'exiger: je ne vous presserai cependant pas de vous engager dans ces travaux; mais ne jurez point de ne jamais les reprendre; car les sermens des traducteurs, surtout de ceux qui ont hanté les poètes & qui les ont reproduits dans une autre langue, sont presque aussi sujets à caution que les sermens de ces favoris du Parnasse dont Despréaux a peint si agréablement les dégoûts passagers.

Nous reprenons le fil de nos réflexions. Il est difficile d'imiter le coloris des grands peintres, quoiqu'on ait en main les mêmes matériaux. Cependant les Copistes peuvent parvenir à une imitation si parfaite, qu'ils en imposent aux connoisseurs médiocres, & quelquefois aux plus habiles. On fait que plusieurs peintres se sont trompés sur leurs propres ouvrages, & qu'ils ont pris une copie pour l'original qu'eux-mêmes ils avoient peint (*). Plus l'on a les mêmes matériaux, plus l'imitation est facile. Le traducteur

(*) Voyez Dubos. *Réflexions sur la Poësie & sur la Peinture.*

n'ayant pas précisément les matériaux qu'avoit l'auteur original, ne peut-être apellé, à toute rigueur, un peintre-copiste. Son travail est moins fervile, &, par conséquent, peut conserver plus de cette liberté & de cette hardiesse qui caractérisent les ouvrages originaux, & qui souvent manquent aux tableaux copiés.

Le plagiaire donne pour siennes les beautés d'autrui: le traducteur infidèle donne au contraire son propre ouvrage sous le nom d'un autre.

Celui qui se propose de ne faire connoître que les beautés de son original, risque, en se donnant cette liberté, d'être plus négligent, & de ne pas se roidir contre les difficultés, à peu près comme un esclave qui, ayant secoué une partie de sa chaîne, fait l'occasion de s'affranchir.

Nous jetterons, en terminant ce Mémoire, un coup-d'œil sur le sort de la traduction.

Nous ne pensons pas que le premier traducteur ait donné l'ouvrage d'autrui pour le sien, plagiat qui n'est pas sans exemple; mais nous ne calomnierons pas, sans de bons garans, l'origine de la traduction. Elle doit sa naissance à l'imitation, naturelle à l'homme; imitation à laquelle est attaché un plaisir. Il n'est pas impossible aussi que la paresse, qui s'unit en nous au besoin de s'occuper, n'y ait quelque part. On ne prévoit point combien cette copie ou imitation, si elle est fidèle, prépare de travaux; l'original, qui est devant les yeux tout achevé, & quelques essais où l'on a réussi, persuadent qu'on rencontrera peu d'obstacles. Il est certain que les facilités qu'offre au premier coup-d'œil la traduction, sont un de ses plus dangereux écueils; on s'y engage témérairement:

*Sed revocare gradum, superasque evadere ad oras
Hoc opus, hic labor est.*

Au plaisir attaché néanmoins à ce genre d'imitation, se joint celui de communiquer à sa nation des richesses étrangères. Le goût de chaque nation a toujours quelque chose de particulier: on aime donc à donner au public des ouvrages propres à le frapper par la nouveauté de leur tour.

Les Hébreux durent une partie de leurs connoissances aux Égyptiens: mais ceux-ci n'ont pas eu la réputation d'avoir excellé dans la poésie & dans

dans l'éloquence, non-plus que dans les autres Arts d'agrémens. Les Hébreux, par leurs institutions, étoient séparés des autres peuples, ce qui ne favorisoit point la communication réciproque de leurs idées.

Quant aux Grecs, ils tinrent sans doute de l'Orient le germe de leurs connoissances, mais ne trouvant point d'heureux modeles chez d'autres nations, la traduction proprement dite paroît avoir été longtems ignorée parmi eux. Orphée, qui séjourna en Égypte, s'y forma probablement moins en qualité de poëte qu'en celle de philosophe.

Chez les Romains nous voyons paroître la traduction avec quelque éclat. Les ouvrages mêmes qu'ils tiroient de leur propre fonds, étoient, en partie, une imitation de ceux des Grecs. Et l'on peut dire qu'en général la traduction, parmi eux, tenoit beaucoup du genre d'une imitation libre & hardie. Les Grecs traduisirent peu d'ouvrages latins: ce peuple semble conserver longtems son originalité, & fier de toutes les richesses qu'il possède, dédaigner de les accroître par l'imitation des productions étrangères. Il eût été à souhaiter néanmoins que les littérateurs de ces deux peuples se fussent plus livrés à la traduction; nous aurions conservé par-là au moins des copies de bien des auteurs que nous avons perdus, copies qui auroient pu être assez ressemblantes, vu l'analogie des deux langues. Quoi qu'il en soit, la cherté des livres, les voyages des Savans dans la Grece, & la connoissance de la langue Grecque très familiere à Rome, toutes ces causes devoient rendre les traductions plus rares & moins nécessaires.

A la renaissance des Lettres, & lorsque l'invention de l'Imprimerie eut facilité l'acquisition des livres, il s'ouvrit un vaste champ aux traductions. La barbarie où l'on venoit d'être plongé, & où l'esprit original s'étoit éteint, & l'avidité de profiter de ces richesses étrangères, firent de presque tous les Savans autant de traducteurs. Mais c'étoient des traductions qui se ressentoient encore de la barbarie, & où il s'agissoit plus d'expliquer les mots d'un auteur que de rendre son esprit. Souvent le traducteur étoit à la fois l'éditeur du texte & le commentateur: celui qui dans la lecture de tant de manuscrits s'étoit attaché à la lettre, & en sortoit l'esprit hérissé de

variantes, n'étoit guere propre qu'à faire des traductions littérales, alors très nécessaires. On n'en eut longtems que de Latines. Enfin l'on commença à traduire en langue vulgaire: toutefois, pendant que les grands génies s'attachoient à créer & quelquefois à imiter, il est remarquable que la traduction sortit plus lentement de son état de barbarie. Amiot est en ce tems un phénomène parmi une foule de traducteurs, phénomène d'autant plus grand que la langue n'étoit pas encore bien fixée. Malherbe, qui vint après lui, & dont on lit avec plaisir plusieurs pièces de Poësie, traduisit un des plus longs traités de Sénèque, version qui n'est guere connue de nos jours. Ceux qui s'exercerent sur les poëtes & les orateurs eurent le même sort: on peut dire que l'art de traduire leur étoit inconnu, & qu'ils n'avoient pas même soupçonné quel en étoit le génie. Ronfard, dans des endroits où il ne s'étoit point proposé de traduire, fut, en voulant imiter les anciens, littéral jusqu'à l'excès, puisqu'il transplanta dans ses vers les mots mêmes des auteurs Grecs, sans chercher à les naturaliser dans ce nouveau terroir. La traduction que Marot fit des Pseaumes est bien loin d'égaliser plusieurs pièces qu'il tira de son propre fonds, & si la piété n'eût donné quelque durée à cet ouvrage, il eût été plutôt oublié. Il est certain que Marot, dans cette entreprise, avoit peu consulté la nature de son génie, qui se portoit à un genre bien divers: mais on ne connoissoit guere le ton du sublime; le stile familier & même burlesque n'en étoit point banni, signe infailible de la barbarie d'un siècle; & cette traduction de Marot se ressen-
toit trop souvent du stile des tragédies de la Passion. Longtems on se contenta de suivre les traces des Savans qui avoient donné des traductions littérales.

Difons ici que les anciens traducteurs ont eux-mêmes servi à décréditer leur art. Quand on les a vus publier non-seulement des versions foibles, mais encore les multiplier dans des genres entierement divers, où il est sans exemple que de grands génies ayent à la fois excellé, l'on étoit fort disposé à enchérir sur ceux qui le déprimoient. M^c. Dacier traduit Homere, Aristophane, Anacréon, Térence & d'autres auteurs encore. Si un seul traducteur pouvoit réussir également dans tous ces genres, loin que ses suc-

cès tournâssent à sa gloire, ils acheveroient de constater que son art demande infiniment plus de travail que de génie: mais les succès équivoques des traducteurs qui ont tant embrassé, en tournant à leur honte, paroissent venir sauver heureusement l'honneur de l'art.

Pendant que les Lettres étoient parvenues au plus haut degré de splendeur, la traduction des plus beaux génies de l'Antiquité fut le travail d'érudits, qui, estimables par leur savoir, avoient étouffé le goût sous l'étude apesantie des mots, & toujours occupés des langues étrangères, avoient peu cultivé la leur. Leurs traductions, fideles en gros au sens, furent comme le tombeau de la Poësie & de l'éloquence anciennes: les anciens, dans ces écrits, semblerent n'être sortis qu'imparfaitement de la nuit de la barbarie. Y avoit-il quelque trait difficile à rendre? on le suprimoit, ou l'on y substituoit le tour le plus commun. C'étoit-là tout l'art des Dacier, & même des Sanadon, qui s'attachoient plus à fixer laborieusement la date souvent aussi incertaine qu'indifférente d'une ode d'Horace, qu'à en reproduire le génie, paroissant, lorsqu'ils traduisoient, ne travailler qu'à faire oublier un jour les foibles images de ces chef-d'œuvres.

Aussi seroit-il facile de prouver que la traduction proprement dite n'a guere enrichi la langue. On a comparé celle-là avec raison à un combat: moins le traducteur a de force, plutôt il cede le terrain, & rend les armes. C'est plutôt par les imitations heureuses où de grands écrivains se sont attachés, que la langue a fait quelques conquêtes sur une autre. Il est vrai que ces écrivains qui transplantent seulement dans leurs écrits quelques morceaux des anciens, ont plusieurs avantages, qui manquent au traducteur; l'un de pouvoir n'imiter que ce qui se prête le mieux à l'imitation, & qui ne formant qu'un même tissu avec leurs propres pensées, semble leur être présenté par le génie autant que par la mémoire, comme s'ils se rencontroient sur la route du beau avec ces auteurs; l'autre de ne traduire ou de n'imiter que des morceaux, & non des ouvrages étendus, où les obstacles peuvent refroidir le génie.

L'amour même de l'Antiquité sembloit persuader aux traducteurs dont il est ici question, que ces auteurs, sous quelque forme qu'ils parussent, enlèveroit tous les suffrages. Les autres Savans, ou s'occupoient peu des traductions, ou n'avoient pas de justes idées de cet art, ou séduits aussi par leur admiration des anciens, les reconnoissoient encore sous cette forme, à peu près comme quelques linéamens bien rendus d'un portrait d'ailleurs manqué, suffisoient quelquefois pour rapeller une personne à celui qui l'a connue intimement, tandis que d'autres n'y trouvent pas la moindre ressemblance: dans ce cas, la mémoire vient au secours des yeux. Quoi qu'il en soit, ces traductions imparfaites furent accueillies des Savans avec beaucoup d'indulgence, & souvent même avec de grands éloges; leurs auteurs n'avoient pas alors à craindre qu'on fit une comparaison bien sévère de la copie au modèle. Ces traductions ne furent longtems qu'entre les mains des Savans, ou de ceux qui travailloient à le devenir.

Lorsque les gens du monde s'en occuperent, ils furent surpris de ne pas trouver plus de beautés dans les anciens, & peu d'entr'eux purent réitérer ces lectures, ni même les achever. Leur dédain contribua peut-être à éclairer les Savans sur la nature de ces traductions: mais, en général, il n'en résulta pas un effet heureux par rapport à l'estime des travaux de cet art, qui parurent aussi subalternes que l'étoient les talens de la plupart de ceux qui l'avoient exercé.

Les traducteurs voulant plaire à la multitude, prirent une autre route. Plusieurs donnerent dans l'extrémité opposée, s'attachèrent plus à l'élégance qu'à la fidélité, & obtinrent alors les suffrages de la foule, mais non des Savans.

Nous ne poursuivrons point cette esquisse de l'histoire de la traduction. Ce que nous en avons dit peut suffire, d'un côté, pour faire sentir les difficultés de cet art, dont les progrès ont été assez lents, &, de l'autre, rendre raison du discrédit trop injuste où il a été. Les d'Olivet, les Mongault, les Sacy, parmi lesquels on peut placer Turreil, auquel il semble qu'on ne rende plus aujourd'hui assez de justice, ont commencé parmi nous

à réhabiliter cet art. Les noms de plusieurs modernes augmentent cette liste. Il semble que de nos jours l'on déprime moins les travaux de la traduction, dont beaucoup d'écrivains ont pris la défense: mais les traducteurs doivent s'attendre à trouver des juges bien plus sévères qu'autrefois, & je ne serois pas surpris que cette considération empêchât bien des écrivains de s'engager dans une route hérissée de tant de peines & de périls. Tous les peuples cultivant la Littérature, le champ de la traduction est devenu immense. C'est un commerce d'échange qui se fait continuellement d'un pays à l'autre, commerce où il y a beaucoup de fraudes.

